

ELZÉVIR FILMS & JOUR2FÊTE
PRÉSENTENT

Meltem

UN FILM DE
BASILE DOGANIS

DURÉE 1H27
DCP FORMAT 1.85 VF 2018

DISTRIBUTION
JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle & Étienne Ollagnier
9, rue Ambroise Thomas - 75009 PARIS
contact@jour2fête.com
01 40 22 92 15

PRESSE

CINÉ-SUD PROMOTION
Claire Viroulaud & Mathilde Cellier
claire@cinesudpromotion.com
mathilde@cinesudpromotion.com
01 44 54 54 77

SORTIE LE 13 MARS 2019



SYNOPSIS

Un an après la mort de sa mère, Elena, jeune Française d'origine grecque, retourne dans sa maison de vacances sur l'île de Lesbos. Elle est accompagnée de ses amis Nassim et Sekou, deux jeunes banlieusards plus habitués aux bancs de la cité qu'aux plages paradisiaques. Mais les vacances sont perturbées par la rencontre avec Elyas, jeune Syrien réfugié depuis peu sur l'île, qui fait basculer le destin d'Elena et de ses amis.

ENTRETIEN AVEC BASILE DOGANIS

Le « meltem » est un vent. Pourquoi l'avoir pris pour titre ?

C'est le nom du vent du Nord qui souffle en été entre la Grèce et la Turquie. Le meltem est un vent très dangereux et imprévisible, il peut se lever d'un coup et déclencher de vraies tempêtes en quelques heures. On imagine souvent que la mer Méditerranée, et plus particulièrement la mer Égée sont calmes, mais ce n'est pas du tout le cas. *Meltem* est aussi un prénom féminin turc, et ce nom ancestral, transmis à la protagoniste Elena comme un fantôme familial par ses ancêtres grecs d'Asie mineure, permettait d'ancrer le film dans un univers à la fois proche et lointain. Et il s'avère qu'en turc, le mot est aussi utilisé comme un nom commun pour désigner les femmes fortes. En français, on dit parfois d'une personne qu'elle est « une tornade », en turc, c'est un meltem. Cette polysémie du mot me plaisait.

Après deux courts-métrages, Meltem est votre premier long. Qu'est-ce qui vous a poussé à franchir le pas avec cette histoire précisément ?

J'ai toujours été travaillé par les questions d'identité et d'appartenance – qui sont déjà au cœur de mes deux courts-métrages. Né de parents grecs, je suis arrivé en France à trois ans. J'ai beau avoir fait toute ma scolarité en France, j'ai mis beaucoup de temps à être naturalisé. J'ai obtenu la nationalité française il y a à peine quatre ans alors que je suis arrivé depuis plus de trente ans... Dans un contexte où dominant partout le repli identitaire et le fantasme d'une monolithique identité-à-singulier, *Meltem* est un film sur les identités qui nous composent et nous traversent – multiples, contradictoires, en perpétuel devenir.

Vous avez grandi entre deux pays et deux cultures.

J'ai transposé – en les inversant parfois – beaucoup d'éléments autobiographiques dans le parcours du personnage d'Elena, franco-grecque comme moi. À l'école, je parlais français, avec mes frères et sœurs aussi, mais quand ma mère était là, nous passions au grec. J'ai longtemps eu du mal à me sentir connecté à l'histoire française, qui me semblait inaccessible, théorique. Mais j'ai eu un beau-père français qui a été très important pour moi, et qui m'a donné un profond sentiment d'ancrage. La France aurait pu rester un pays un peu abstrait, le lieu de mes études et de mon travail. Grâce à mon beau-père français, j'ai eu la chance de pouvoir nouer avec la France un lien intime, viscéral.

Cette importance du lien humain qui se répercute sur le lien au pays se ressent dans votre film : quand Elena a quitté sa mère, elle a également tourné le dos à la Grèce et à sa langue maternelle, le grec.

C'est une question cruciale pour moi : quels sont les liens humains qui font qu'on se sent appartenir à un pays, celui qu'on quitte ou celui qui nous accueille ? C'est par l'amour au sens large que le tissu humain et social peut se faire – et par le désamour que ce lien se défait. Combien d'immigrés ou d'enfants d'immigrés ne peuvent nouer de lien intime

avec leur pays d'accueil faute d'amour – d'un parent adoptif, d'un être aimé, même d'un simple ami ? Dans mon court-métrage *Journée d'appel*, j'évoquais la complexité du sentiment d'appartenance des jeunes issus de l'immigration, confrontés quotidiennement à une violence symbolique ou institutionnelle, et à la plaie des contrôles au faciès, que j'ai moi-même commencé à subir dès mes 14 ans. Dans *Meltem*, cette question anime surtout les personnages de Nassim et Sekou, interprétés respectivement par Rabah Naït Oufella et Lamine Cissokho (qui jouaient déjà dans *Journée d'appel*), mais également, de manière inversée, le personnage d'Elena, incarné par Daphné Patakia : dans le cas d'Elena, la rupture avec sa mère grecque engendre un rejet de la langue et du pays d'origine, la Grèce, au profit du pays d'accueil, la France. Tout le cheminement d'Elena dans le film, qui est aussi l'histoire d'un deuil, consiste à renouer avec l'héritage maternel, au sens propre – la maison maternelle – comme au figuré : le pays et la langue maternels.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de situer l'histoire de Meltem sur l'île de Lesbos, et particulièrement en juillet 2015 ?

Cet été-là a été très difficile pour la Grèce et pour Lesbos en particulier, entre menace de « Grexit », référendum contre les politiques d'austérité, crise économique et crise migratoire inédite, avec le

passage de près d'un demi-million de migrants en moins d'un an sur une île d'à peine 86 000 habitants. J'ai été frappé par ce choc de deux mondes dont la Grèce en crise était le théâtre, entre l'insouciance des touristes aisés occidentaux en vacances, et la misère bien réelle des dizaines de milliers de familles du Moyen-Orient en exil.

Il y avait là comme deux régimes d'images normalement incompatibles, et pourtant réunies dans le même cadre, comme si deux films antagonistes avaient monstrueusement fusionné dans le réel. J'entrevois dans cette situation surréaliste un véritable enjeu de cinéma, exprimant toute la folie et la violence géopolitique de notre temps. Mais plutôt que d'opposer de façon binaire touristes et réfugiés, je voulais des protagonistes qui me ressemblent, non pas de simples touristes occidentaux que tout aurait opposé diamétralement aux migrants, mais des Français ayant comme moi connu un passé migratoire et ressemblant physiquement à certains réfugiés. Il s'agissait alors d'imaginer les enjeux multiples – y compris les ressorts tragi-comiques – d'une confrontation entre migrants et enfants d'immigrés, entre un trio de jeunes Français issus de l'immigration, et un migrant fuyant la guerre en Syrie.

Votre film aborde cette situation à travers l'histoire familiale d'Elena.

Les ancêtres d'Elena, comme une très grande partie des ancêtres des habitants de Lesbos, sont des Grecs d'Asie mineure, arrivés à Lesbos en 1922 lors de l'échange massif de populations entre la Grèce et la Turquie. La grande solidarité dont ont fait preuve les habitants de Lesbos à l'égard des migrants en 2015 s'explique en partie par leur propre histoire migratoire mouvementée : lors de mes repérages à Lesbos avant même l'écriture du scénario, une des descendantes de réfugiés grecs arrivés sur l'île en 1922 m'a confié avec émotion avoir eu l'impression de voir débarquer ses propres ancêtres, dans les pneumatiques bondés de migrants syriens, irakiens ou afghans en 2015. Cet effet miroir où l'autre devient le semblable était très important pour moi, et l'histoire de Lesbos le suscitait naturellement. Il s'avère aussi que pendant la Seconde Guerre mondiale, de nombreux Grecs se sont réfugiés en Syrie pour fuir les massacres perpétrés par les nazis, en fuyant par la Turquie. Certains migrants syriens sont d'ailleurs arrivés en 2015 avec des photos de réfugiés grecs d'Alep de cette époque, pour rappeler aux Grecs cet héritage : les Syriens les avaient aidés, il fallait les aider en retour. Les migrants ne passent pas par n'importe quel axe, qu'ils en soient conscients ou non. Ils

empruntent souvent des voies qui ont déjà été empruntées, parfois des siècles auparavant, lors d'autres vagues migratoires, parfois en sens inverse.

Meltem oscille entre drame et comédie et aborde de multiples sujets délicats, du deuil aux difficultés rencontrées par les migrants. Comment avez-vous pensé ce mélange de tonalités ?

Toute situation, même grave, même dramatique, a selon moi un potentiel comique. Ce n'est pas un hasard si les enterrements sont souvent ponctués de fous rires. Pour restituer la complexité des situations, je préfère l'hybridité des registres à la pureté des genres.

Cela dit, trouver le bon dosage et le bon équilibre entre les registres n'est jamais simple, et pour *Meltem*, les cartes ont été rebattues à plusieurs reprises, à l'écriture, au tournage, au montage. Pour arriver à une impression de fluidité et de simplicité, il faut énormément de travail, expérimenter de nombreuses propositions de jeu pour chaque scène et même pour chaque réplique, sans jamais se contenter de la littéralité du scénario. Je prends d'ailleurs systématiquement le temps de faire des prises improvisées, en plus des prises de la scène écrite telle quelle, et ce n'est qu'au montage que les intuitions peuvent se vérifier, ou s'infirmer, laissant progressivement apparaître la version la plus nuancée et la

plus juste de toute cette matière hétéroclite. *Meltem* emprunte à la fois au drame familial, à la comédie romantique et au film de vacances, sur fond de crise politique, économique, migratoire – et identitaire.

Et c'est aussi un film d'apprentissage dont les protagonistes finissent par entrer dans l'âge adulte non seulement à travers les aléas de l'amour, mais aussi par l'expérience de la perte et du deuil.

Comment avez-vous travaillé avec Daphné Patakia pour qu'elle donne à Elena cette gravité qui ne la quitte pas tout au long du film, en dépit des moments de comédie ?

Daphné a dû beaucoup composer pour le rôle d'Elena, elle a quelque chose de très solaire et d'insouciant dans la vie. J'appréhendais un peu de lui donner un passé aussi sombre, avec ce deuil, cette déchirure identitaire et linguistique, qui la met souvent en dissonance avec la bonne humeur des garçons ou la bienveillance de Manos, son beau-père. Elena porte un lourd fardeau, et sa gravité peut la rendre distante, voire cassante, au moins au début. Mais j'aimais le défi de ne pas la rendre immédiatement sympathique pour qu'elle ait une trajectoire forte tout au long du film. Je voulais aussi marquer, par cette distance, un léger écart social avec les deux garçons : ce ne sont pas trois potes de quartier,



la relation est déséquilibrée, ce qui donne au groupe une dynamique intéressante. Et Daphné a fait un travail remarquable, elle a ce regard intense, profond, qui captive très vite, mais elle a aussi dû courageusement puiser dans des régions enfouies en elle pour trouver des émotions dont elle n'était pas familière.

C'est une comédienne qui n'a aucune complaisance vis-à-vis d'elle-même - elle m'avait même assuré, avant le tournage, qu'elle était incapable de pleurer !

Ce qui fait que lorsque l'émotion la saisit, cette émotion est brute, palpable, et se transmet au spectateur avec une grande intensité.

Rabah Naït Oufella et Lamine Cissokho jouaient déjà dans votre court-métrage Journée d'appel. Comment les aviez-vous repérés ?

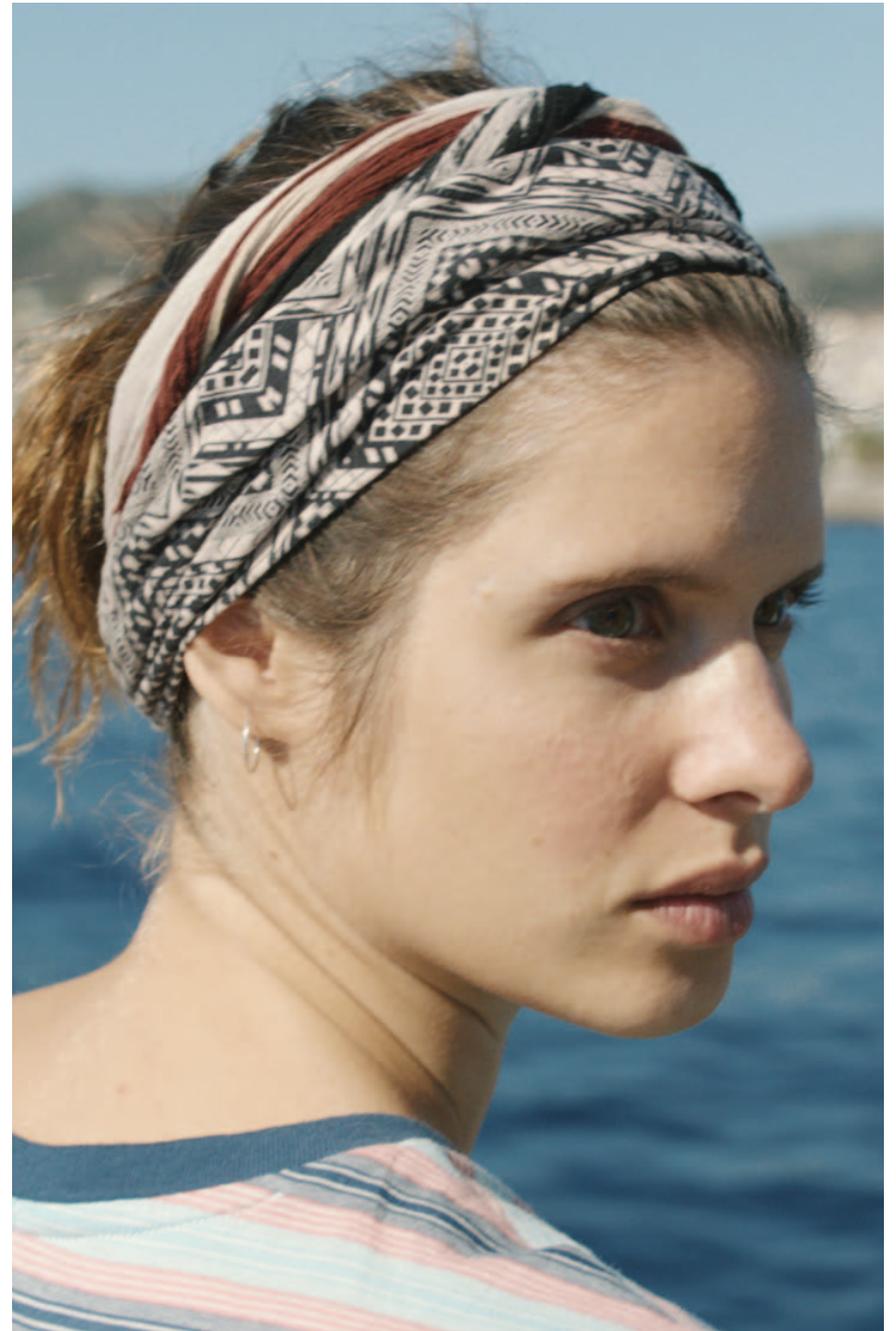
Le parcours de Rabah est étonnant, c'est littéralement le cinéma qui est venu à lui, et non l'inverse : il faisait partie de la classe qui a servi pour l'atelier du film *Entre les murs* de Laurent Cantet. Rabah, qui devait avoir 14 ou 15 ans à l'époque, hésitait même à participer au tournage du film, qui l'empêchait de partir en vacances en Algérie. Je l'ai revu dans *Rengaine* de Rachid Djaïdani et il a accepté le rôle que je lui ai proposé pour *Journée d'appel*. Maintenant, sa carrière est bien lancée, on l'a vu dans *Grave*, *Noc-turama*, *Patients...*

Lamine, je l'ai rencontré quand il avait à peine 14 ans, dans un at-

elier cinéma de la MJC de Trappes à l'époque de mon premier court-métrage, *Le Gardien de son frère*, et lui ai également proposé de jouer dans *Journée d'appel*. Tous deux ont un immense talent, et j'ai écrit les personnages de Nassim et Sekou en les ayant en tête, pour *Meltem*.

Le film a une manière très habile de jouer avec les clichés avant de les détourner. C'était une volonté de votre part ?

Je souhaitais effectivement partir de certains stéréotypes pour pouvoir leur tordre le cou. Je tiens à signaler que Rabah et Lamine, comme Daphné, ont énormément composé dans leur jeu, pour le film : leurs personnages ne leur ressemblent pas du tout dans la vie. Rabah est loin d'être aussi introverti et entravé que Nassim, il s'est beaucoup nourri de son entourage pour trouver comment exprimer cette névrose, ce tiraillement entre les valeurs que son personnage projette sur la religion musulmane et son identité française. Et Lamine est plus réservé que son personnage, et bien plus pratiquant, mais vit sa religion avec beaucoup de sérénité, sans rencontrer les impasses et les contradictions d'un Nassim. J'ai voulu que certaines figures et certains enjeux soient reconnaissables, en essayant de ne jamais enfermer les personnages dans une posture ou une identité figée.





Une manière de procéder qui vaut aussi pour le personnage d'Elyas.

C'était très important pour moi qu'Elyas ne soit pas immédiatement identifié comme migrant, lors de sa première apparition dans le film, pour que le spectateur, tout comme Elena, n'écrase pas d'emblée sa singularité sous cette étiquette. Les migrants, à Mytilène comme à Paris, sont partout rendus invisibles, laissés hors champ. Il y a un enjeu fort, à la fois cinématographique et politique, dans le choix de la manière de faire entrer les migrants dans le champ cinématographique. Ils sont sans cesse déshumanisés, désindividualisés. Ce ne sont plus des personnes, pas même des émigrants ou des immigrés, mais d'éternels migrants, en perpétuel mouvement, voués à l'errance. Ils n'ont pas d'origine, de personnalité, de profondeur, on les considère presque comme des nuisibles. Pour moi, Elyas devait immédiatement imposer sa consistance d'individu et sa profondeur. Il me fallait pour cette raison un comédien qui puisse donner le change physiquement, avec des yeux clairs, un type presque européen, pour qu'on puisse le prendre pour un touriste, un simple vacancier.

Karam Al Kafri, qui interprète Elyas, remplissait ces conditions, et son parcours de réfugié palestinien de Syrie, ayant réussi à obtenir un permis de séjour en France après un périple très compliqué, a fortement nourri son personnage.

Comment l'avez-vous trouvé ?

Je n'avais pas complètement exclu l'idée de prendre un comédien pour jouer Elyas, mais j'étais beaucoup plus attiré par l'idée de faire interpréter ce rôle par un réfugié qui aurait eu un vécu similaire au personnage. Mais c'était évidemment compliqué : tous les migrants n'ont pas le statut administratif nécessaire pour leur permettre de se déplacer, et beaucoup d'entre eux ont connu des événements tellement traumatisants qu'il est inenvisageable de les leur faire revivre. C'est dans une émission de France Culture que j'ai entendu Karam pour la première fois. Il témoignait de son vécu et j'ai été happé par sa voix, qui avait quelque chose de triste, tout en étant étonnamment vive et solaire. Je n'avais aucune idée de son apparence, mais son témoignage m'a tellement ému que j'ai voulu le rencontrer. Il était parfait, avec ses yeux clairs et une extrême mélancolie dans le regard, quelque chose qu'on ne peut pas composer. On sent dans ce regard le poids des fantômes de l'histoire. En dépit de son fort sentiment d'illégitimité à endosser un rôle de cinéma, il m'a bouleversé durant le tournage.

Plusieurs réfugiés de Lesbos ont participé à votre film. Comment cette collaboration s'est-elle déroulée ?

Je tenais vraiment à faire participer des réfugiés de l'île pendant le tournage du film à Lesbos. Nous n'avons pas filmé dans des camps de réfugiés à proprement parler pour des raisons pratiques et éthiques – je ne me voyais pas imposer la présence d'une caméra et d'une équipe de tournage à des personnes dont le destin est à ce point suspendu et précaire. Mais je ne voulais pas non plus censurer cette réalité, ou empêcher quiconque de participer pour témoigner et faire connaître une facette de sa condition. La première mesure a été de faire savoir qu'un tournage allait avoir lieu sur l'île, et que tous les réfugiés étaient les bienvenus, pouvaient participer, en touchant la rémunération prévue pour les figurants classiques de cinéma. On a ensuite organisé des rencontres dans les camps.

Ont-ils été nombreux à vous rencontrer ?

Beaucoup nous ont approchés. Les réfugiés étaient heureux de pouvoir s'impliquer activement dans un processus de création, sans être cantonnés au statut d'éternelles victimes de bulletins d'informations. Il y a d'ailleurs beaucoup de remerciements au générique final car il nous a tenu à cœur de citer tous ceux que nous avons rencontrés, même ceux qui ne sont finalement pas dans le film. Certains ne voulaient pas apparaître par peur des représailles, craignant d'être identifiés par les régimes de leurs pays d'origine. Mais même en partageant simplement leurs histoires avec nous, ils ont contribué à enrichir le scénario.

Pour ceux qui apparaissent dans le film, sans toujours occuper le devant la scène, les réfugiés figurent dans un très grand nombre de plans, dans les rues, sur les quais. Et parfois ce sont eux qui mènent le récit, à la manière d'un chœur tragique, comme dans la scène d'enterrement au cimetière : les réfugiés deviennent alors le point de focalisation, et les protagonistes, de simples spectateurs. Le rapport de force peut alors s'inverser, tout comme la quête d'Elyas finit par faire bifurquer l'intrigue initiale du film, scellant avec elle le destin d'Elena et de ses amis.

BIOGRAPHIES / FILMOGRAPHIES



BASILE DOGANIS

Basile Doganis est un scénariste-réalisateur gréco-français. Après des études de philosophie (ENS-Paris, agrégation, Thèse), il réalise un documentaire au Japon (*Kami Hito E - On The Edge* (2008)) et travaille en tant que 1er assistant réalisateur de Jean-Pierre Limosin sur son documentaire sur la mafia japonaise *Young Yakuza* (Cannes 2007). Il réalise deux courts-métrages de fiction, *Le Gardien de son frère* (20', 2012), et *Journée d'appel* (21', 2014), sélectionné dans plus de 50 festivals en France et à l'étranger, ainsi qu'un documentaire sur le danseur de butô Kô Murobushi dont le tournage s'est étalé sur les 10 dernières années de sa vie, *Altérations / Kô Murobushi* (49', 2019) coproduit par Macalube Films et Elzévir Films.

Meltem (87', 2018) coproduit par Elzévir Films et Blonde Audiovisual Productions, est son premier long-métrage de fiction.



DAPHNÉ PATAKIA

Actrice gréco-belge formée à l'école d'art dramatique du Théâtre National Grec.

Daphné fait ses débuts au théâtre en jouant dans « Faust » de Goethe et dans la « Cerisaie » de Tchekov avec des metteurs en scène importants du théâtre grec.

Au cinéma elle travaille dans *Spring Awakening* de C.Giannaris qui lui vaut le Prix de Shooting Star 2016 au Festival de Berlin et *Interruption* de Y.Zois sélectionné au Festival de Venise en 2015.

Ses débuts au cinéma français sont marqués par *DJAM* de Tony Gatlif projeté en sélection officielle au festival de Cannes 2017 où elle tient le premier rôle.

- 2018 **BENEDETTA** de Paul Verhoeven
- 2018 **WINONA** d'Alexandre Voulagris
- 2018 **VERSAILLES** saison 3 : Canal + (rôle de la Princesse Eleanor)
- 2018 **MELTEM** de Basile Doganis
- 2017 **MES PROVINCIALES** de Jean-Paul Civeyrac
- 2017 **DJAM** de Tony Gatlif
- 2017 **GLISTER** de Vincent Tricon
- 2017 **RATTRAPAGE** de Tristan Séguéla
- 2016 **THREAD** d'Alexandre Voulagris
- 2016 **AKRYLIKO** de Nikos Pastras
- 2015 **SPRING AWAKENING** de Constantine Giannaris
Prix Shooting Stars 2016
Nommée Meilleure Actrice aux Hellenic Academy Film Awards
- 2015 **INTERRUPTION** de Yorgos Zois
Venice Film Festival 2015



RABAH NAÏT OUFELLA

Rabah Naït Oufella est né à Paris en 1992. Très jeune, il se distingue déjà dans les petites salles de rap parisiennes.

C'est pendant l'année 2006, dans son collège Françoise Dolto, que le réalisateur Laurent Cantet le retient pour jouer son propre rôle dans *Entre Les Murs*, Palme d'or 2008.

Rabah se sent rapidement à son aise devant la caméra, et débute à l'été 2008 le tournage de son second film *Au voleur* réalisé par Sarah Leonor, qui marque tristement la dernière apparition au cinéma de Guillaume Depardieu.

S'en sont suivis plusieurs films, *Bande de filles* et *Papa was not a Rolling Stone*, tous deux sortis en 2014, ou encore le film *Nocturama* de Bertrand Bonello.

En mai 2016, Rabah Nait-Oufella se trouve de nouveau sur les marches de Cannes pour *Grave* de Julia Ducournau. Il a ensuite été remarqué dans la comédie de Léa Frédeval *Les Affamés*.

- 2018 **DEBOUT SUR LA MONTAGNE** de Sébastien Betbeder
- 2018 **MELTEM** de Basile Doganis
- 2018 **LES AFFAMÉS** de Léa Frédeval
- 2017 **L'ASCENSION** de Ludovic Bernard
- 2017 **GRAVE** de Julia Ducournau
- 2017 **PATIENTS** de Grand Corps Malade & Mehdi Idir
- 2016 **BRAQUEURS** de Julien Leclercq
- 2016 **NOCTURAMA** de Bertrand Bonello
- 2015 **DES APACHES** de Nassim Amaouche
- 2014 **BANDE DE FILLES** de Céline Sciamma
- 2014 **PAPA WAS NOT A ROLLING STONE** de Sylvie Ohayon
- 2013 **UN P'TIT GARS DE MENILMONTANT** de Alain Minier
- 2012 **RENGAINE** de Rachid Djaïdani
- 2009 **AU VOLEUR** de Sarah Leonor
- 2008 **ENTRE LES MURS** de Laurent Cantet



LAMINE CISSOKO

CINÉMA

- 2018 **MELTEM** de Basile Doganis
- 2016 **TAMARA** de Alexandre Castagnetti

SÉRIE

- 2018 **SKAM**

COURT MÉTRAGE

- 2015 **MAÎTRE-CHIEN** de Jean-Alain Laban
- 2014 **JOURNÉE D'APPEL** de Basile Doganis
- 2012 **LE GARDIEN DE SON FRÈRE** de Basile Doganis

LISTE ARTISTIQUE

Elena
Nassim
Sekou
Elyas
Manos
Edward

Daphné Patakia
Rabah Naït Ouffela
Lamine Cissokho
Karam Al Kafri
Akis Sakellariou
Féodor Atkine

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Histoire originale
Scénario

Dialogues
Musique originale
Musique électronique
Directeur de la photo
Directrice de casting
1^{ers} assistants réalisation

Scripte
Décors
Costumes
Coiffure / maquillage
Directrice de production
Ingénieur du son
Montage image
Montage son
Montage paroles
Mixeur
Production

Produit par

Basile Doganis
Basile Doganis
Basile Doganis
Fadette Drouard
Basile Doganis
Kyriakos Kalaitzidis
Nicolas « Hockyn » Gigou
Konstantinos Koukoulis
Youna de Peretti
Anna Nikolaou
Arsenis Polymenopoulos
Angeliki Arvanitis
Olga Leontiadou
Alkistis Mamali
Ioanna Lygizou
Anna Zografou
Dana Farzanehpour
Riwanon Le Beller
Leandros Ntounis
Charlotte Butrak
Simon Apostolou
Elzévir Films (France)
Blonde Audiovisual Productions (Grèce)
Denis Carot, Marie Masmonteil
Fenia Cossovitsa



